

# LUCINDA RILEY

## LA JEUNE FILLE SUR LA FALAISE

Par l'auteur  
de la saga  
phénomène

LES SEPT  
SŒURS



# LUCINDA RILEY

## LA JEUNE FILLE SUR LA FALAISE

En plein chaos sentimental, Grania Ryan quitte New York pour aller se ressourcer en Irlande, dans la ferme familiale. C'est là, au bord d'une falaise, qu'elle rencontre Aurora Lisle, une petite fille étrange et captivante qui va changer sa vie...

Grâce à de vieilles lettres datant de 1914, Grania va découvrir le lien qui unit leurs deux familles depuis des années. D'une histoire d'amour incroyable à Londres en temps de guerre à une relation compliquée dans le New York d'aujourd'hui, les destins des Ryan et des Lisle s'entremêlent tragiquement depuis un siècle. Mais quel est ce secret à l'origine de presque cent ans de chagrin ?

Obsédante, exaltante et bouleversante, l'histoire d'Aurora raconte le triomphe de l'amour sur la mort.

**« Inspirant, déchirant, complexe. »**

GRAZIA

Traduit de l'anglais par Jocelyne Barsse

Texte intégral

ISBN 978-2-38529-194-5



9 782385 291945

**10,90 euros**

Prix TTC France

Rayon : Littérature  
étrangère



[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)  
[www.lucindariley.com](http://www.lucindariley.com)

Titre original : *The Girl on the Cliff*  
Copyright © Lucinda Riley, 2012  
Traduit de l'anglais par Jocelyne Barsse

Présente édition :  
© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024  
76, boulevard Pasteur  
75015 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-38529-194-5

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook  
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)  
et sur TikTok (@editionscharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !**  
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact  
de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus  
grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés  
sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Lucinda Riley

LA JEUNE FILLE  
SUR LA FALAISE

Roman

*Traduit de l'anglais  
par Jocelyne Barsse*



De la même autrice, aux éditions Charleston :

*L'Ange de Marchmont Hall*

*La Belle Italienne*

*La Chambre aux papillons*

*Le Domaine de l'héritière*

*La Lettre d'amour interdite*

*La Maison de l'orchidée*

*Les Mystères de Fleat House*

*La Rose de minuit*

*Le Secret d'Helena*

La série *Les Sept Sœurs* :

*Les Sept Sœurs – Maia* (tome 1)

*La Sœur de la tempête – Ally* (tome 2)

*La Sœur de l'ombre – Star* (tome 3)

*La Sœur à la perle – CeCe* (tome 4)

*La Sœur de la Lune – Tiggy* (tome 5)

*La Sœur du Soleil – Électra* (tome 6)

*La Sœur disparue* (tome 7)

*Atlas, l'histoire de Pa Salt* (tome 8)

Retrouvez toute l'actualité de l'autrice :

[fr.lucindariley.co.uk](http://fr.lucindariley.co.uk)

[www.thesevensistersseries.com](http://www.thesevensistersseries.com)

[www.facebook.com/lucindarileyauthor](https://www.facebook.com/lucindarileyauthor)

[www.twitter.com/lucindariley](https://www.twitter.com/lucindariley)

*Pour Stephen*



« Car c'est ainsi que nous allons,  
barques luttant contre le courant,  
qui nous ramène sans cesse vers notre passé. »

F. Scott Fitzgerald, *Gatsby le Magnifique*





## Aurora

*J*e suis moi.

*Et je vais vous raconter une histoire.*

*Au dire de tous, ces mots sont les plus difficiles à écrire pour un écrivain. En d'autres termes : comment commencer ? J'ai plagié mon petit frère, la première fois qu'il s'est essayé à raconter une histoire. Sa première phrase m'a toujours frappée par sa simplicité.*

*Voilà, j'ai commencé.*

*Je dois vous avertir que je ne suis pas écrivain. En fait, je ne me souviens même pas de la dernière fois que j'ai pris la plume. Je me suis toujours exprimée avec mon corps, vous voyez. Comme je ne peux plus le faire désormais, j'ai décidé de parler avec mon esprit.*

*Je n'écris pas cette histoire dans l'intention de la faire publier. C'est beaucoup plus égoïste que ça, j'en ai bien peur. Je suis arrivée à un stade de mon existence que tout le monde redoute : celui où l'on remplit ses journées avec le passé car il reste très peu d'avenir.*

*Ça me donne quelque chose à faire.*

*Et je pense que mon histoire – la mienne et celle de ma famille, qui a commencé près de cent ans avant ma naissance – est intéressante.*

*Je sais que tout le monde pense la même chose de sa propre histoire. Et c'est vrai. Chaque être humain a une vie fascinante, remplie de bonnes mais aussi de mauvaises personnes.*

*Et presque toujours, quelque part sur sa route, un peu de magie.*

*Je porte le nom d'une princesse dans un conte de fées célèbre. C'est peut-être pour cette raison que j'ai toujours cru en la magie de l'existence. Et quand j'ai grandi, j'ai compris qu'un conte de fées n'est qu'une allégorie de la danse de la vie que nous exécutons dès l'instant où nous venons au monde.*

*Et il n'y a aucun moyen de s'échapper avant le jour de notre mort.*

*Chers lecteurs – je peux m'adresser à vous ainsi, car je présume que mon histoire a trouvé un public si vous me lisez – laissez-moi vous la raconter.*

*Puisque de nombreux personnages sont morts bien avant ma naissance, je ferai de mon mieux pour les faire revivre grâce à mon imagination.*

*En réfléchissant à l'histoire que je m'appête à vous raconter, une histoire transmise par deux générations, je constate qu'elle est traversée de bout en bout par un seul et unique thème : l'amour, et les choix qu'il nous pousse à faire.*

*Beaucoup d'entre vous penseront immédiatement que je fais référence à l'amour entre un homme et une femme, et oui, naturellement il y a beaucoup de cela. Mais il existe aussi d'autres formes d'amour tout aussi précieuses et*

*puissantes. L'amour d'un parent pour son enfant, par exemple. Et puis il ne faut pas oublier l'amour obsessionnel, destructeur, qui fait des ravages.*

*Un autre thème récurrent dans cette histoire est le thé, dont nous consommons une quantité phénoménale. Mais je m'écarte du sujet. Pardonnez-moi, c'est souvent ce que font les personnes qui se sentent vieilles. Je vais donc poursuivre.*

*Je serai là pour vous guider et j'interviendrai quand il me semblera nécessaire d'expliquer quelque chose avec plus de détails, car mon histoire est complexe.*

*Je crois que je vais commencer, pour compliquer encore un peu plus les choses, vers la fin, quand je n'étais encore qu'une petite fille de huit ans, sans maman, sur une falaise surplombant la baie de Dunworley, le plus bel endroit du monde à mes yeux.*

*Il était une fois...*



# 1

*Baie de Dunworley, ouest du comté de Cork,  
Irlande*

**L**a petite silhouette se tenait dangereusement au bord de la falaise. Ses longs cheveux roux et luxuriants se soulevaient derrière elle à chaque rafale de vent. Une robe blanche en coton fin tombait sur ses chevilles, laissant apparaître ses minuscules pieds nus. Ses bras étaient tendus, ses paumes tournées vers la masse écumeuse de la mer grise au-dessous, son visage pâle levé vers le ciel comme si elle s'offrait en sacrifice aux éléments.

Grania Ryan l'observait, hypnotisée par cette vision spectrale. Ses sens étaient trop brouillés pour lui dire si ce qu'elle voyait était réel ou imaginaire. Elle ferma les yeux pendant une fraction de seconde puis les rouvrit et constata que la silhouette était

toujours là. Ses yeux envoyèrent le message approprié à son cerveau et elle fit quelques pas hésitants vers la falaise.

En s'approchant, Grania réalisa que la silhouette était celle d'une enfant et que la robe en coton blanc était en fait une chemise de nuit. Elle vit les nuages noirs qui s'amoncelaient au-dessus de la mer et les premières gouttes d'eau salée, annonçant la pluie imminente, cinglèrent ses joues. La fragilité de cette petite créature face à cet environnement sauvage la poussa à hâter le pas pour rejoindre l'enfant.

Le vent sifflait dans ses oreilles et avait commencé à exprimer sa rage. Grania s'arrêta à une dizaine de mètres de la petite fille, toujours immobile. Elle remarqua les minuscules orteils bleus à même la roche tandis que le vent, de plus en plus violent, fouettait son corps frêle comme un jeune saule. Elle s'approcha un peu plus de l'enfant, s'arrêtant juste derrière elle, ne sachant que faire. Son premier réflexe aurait été de courir vers elle et de la saisir, mais si elle sursautait et se retournait, le moindre faux pas pourrait causer une tragédie, condamnant la fillette à une mort certaine sur les roches couvertes d'écume, près de trois cents mètres au-dessous d'elles.

Prise de panique, Grania tenta désespérément de trouver un moyen d'éloigner l'enfant du danger. Elle n'eut pas le temps de prendre une décision que déjà la fillette se retournait et la fixait sans la voir.

Grania tendit instinctivement les bras. « Je ne te veux aucun mal, je te le promets. Viens vers moi, tu ne crains rien. »

La fillette continuait à la fixer, elle n'avait pas bougé du bord de la falaise.

« Je peux te raccompagner chez toi si tu me dis où tu habites. Tu vas attraper froid, ici. S'il te plaît, laisse-moi t'aider », la supplia Grania.

Elle fit un pas vers l'enfant, et soudain, comme si la fillette se réveillait d'un rêve, une ombre de peur passa sur son visage. Elle se tourna immédiatement vers la droite et s'éloigna de Grania en courant, longeant le bord de la falaise. Elle ne tarda pas à disparaître de sa vue.

« J'étais à deux doigts d'envoyer une équipe de secours à ta recherche. C'est une véritable tempête !

— Maman, je te rappelle que j'ai trente et un ans et que j'ai passé les dix dernières années de ma vie à Manhattan, répondit Grania d'un ton sec en entrant dans la cuisine et en suspendant sa veste mouillée au-dessus de l'énorme cuisinière Rayburn. Tu n'as pas à t'inquiéter pour moi. Je suis une grande fille, tu te souviens ? » Elle sourit et s'avança vers sa mère, occupée à mettre la table pour le dîner. Elle planta un baiser sur sa joue. « Je t'assure.

— Peut-être bien, mais je connais des hommes beaucoup plus forts que toi qui ont été emportés par des grands vents comme celui-là ». Kathleen Ryan montra la violence des rafales qui agitaient les tiges rachitiques et nues de la glycine tapant tristement contre les vitres de la fenêtre de la cuisine.

« Je viens de faire du thé, dit Kathleen en s'essuyant les mains sur son tablier et se dirigeant vers la cuisinière. Tu en veux une tasse ?



— Avec plaisir, Maman. Et si tu t’asseyais un peu ? Je m’en occupe. » Grania conduisit sa mère vers une chaise et la fit asseoir doucement.

« Cinq minutes alors. Les garçons vont rentrer à six heures et ils voudront boire leur thé. »

Tandis que Grania versait le liquide fort dans deux tasses, elle haussa silencieusement les sourcils, s’étonnant encore du dévouement de sa mère, qui se pliait à toutes les exigences de son mari et de son fils. Rien n’avait changé depuis qu’elle était partie, dix ans auparavant, Kathleen avait toujours fait passer leurs besoins et leurs désirs en premier. Néanmoins, le contraste entre la vie de sa mère et la sienne, où l’émancipation et l’égalité des sexes étaient la norme, la mettait mal à l’aise.

Et pourtant... bien qu’elle fût libérée de ce que la plupart des femmes qualifieraient de tyrannie masculine d’un autre temps, était-elle plus heureuse que sa mère ? Grania soupira tristement en ajoutant un peu de lait dans la tasse de sa mère. Elle ne connaissait que trop bien la réponse.

« Et voilà, Maman ! Tu veux un biscuit ? » Grania posa la boîte en fer devant Kathleen et l’ouvrit. Comme d’habitude, elle était pleine à ras bord de biscuits fourrés, de gâteaux au chocolat et de sablés. Encore un vestige de l’enfance que ses contemporaines new-yorkaises, soucieuses de leur ligne, considéreraient avec la même horreur que s’il s’agissait d’un engin nucléaire.

Kathleen en prit deux et dit : « Manges-en un toi aussi, pour me tenir compagnie. Tu as vraiment un appétit d’oiseau. »

Grania mangea consciencieusement son biscuit, tout en songeant que depuis son arrivée, dix jours auparavant, elle avait constamment l'impression d'être sur le point d'exploser après les repas copieux préparés par sa mère. Pourtant, elle pensait avoir bien meilleur appétit que la plupart des femmes de sa connaissance à New York. Et elle, au moins, ne se servait pas de son four pour y ranger des assiettes mais bien pour cuisiner.

« La promenade t'a sûrement permis de mettre un peu d'ordre dans tes idées, hasarda Kathleen, tout en prenant son troisième biscuit. Quand une question me turlupine, je vais marcher, et en général, quand je reviens, j'ai trouvé la réponse.

— En fait... » Grania but une gorgée de thé. « J'ai vu quelque chose de bizarre dehors. Une petite fille de huit ou neuf ans, au bord de la falaise, en chemise de nuit. Elle avait de magnifiques cheveux roux et bouclés... On aurait dit qu'elle était somnambule, parce qu'elle s'est retournée pour me regarder quand je me suis approchée d'elle et ses yeux étaient... — Elle s'interrompit pour chercher le mot juste — ... vides, sans expression. Comme si elle ne me voyait pas. Puis, elle a semblé se réveiller et a détalé comme un lièvre effarouché sur le chemin qui longe la falaise. Tu as une idée de qui ça peut être ? »

Grania vit Kathleen blêmir.

« Ça va, Maman ? »

Kathleen fit visiblement un effort pour se ressaisir. Elle dévisagea sa fille. « Tu dis que tu l'as vue il y a quelques minutes pendant ta promenade ?

— Oui.

— Sainte Marie mère de Dieu ! » Kathleen se signa. « Ils sont revenus.

— Qui est revenu ? demanda Grania inquiète de voir sa mère si ébranlée.

— Pourquoi sont-ils revenus ? demanda Kathleen en regardant la nuit par la fenêtre. Pourquoi voudraient-ils revenir ? Moi qui pensais... que c'était fini, qu'ils étaient partis pour de bon. » Kathleen prit la main de Grania. « Tu es sûre que c'était une petite fille que tu as vue, pas une femme ?

— Absolument certaine, Maman. Comme je te l'ai dit, elle avait entre huit et neuf ans. J'étais inquiète pour elle. Elle était pieds nus et semblait frigorifiée. Pour être honnête, je me suis demandé si je ne voyais pas un fantôme.

— En quelque sorte, Grania, oui, marmonna Kathleen. Ils ont dû arriver il y a quelques jours seulement. J'étais sur la colline vendredi dernier et je suis passée juste devant leur maison. Il était plus de dix heures du soir et il n'y avait pas de lumières aux fenêtres. La vieille maison était fermée.

— Et elle est où, cette vieille maison ?

— C'est Dunworley House.

— La grande bâtisse déserte en haut de la falaise, juste derrière nous ? demanda Grania. Elle est vide depuis des années, non ?

— Oui, elle est restée vide pendant ton enfance, mais... » Kathleen soupira. « Ils sont revenus après ton départ pour New York. Et puis, après... l'accident, ils sont repartis. On pensait tous qu'on ne les reverrait plus jamais dans le coin. Et on était bien contents, souligna-t-elle. Il y a une histoire entre eux et nous, qui remonte à très loin. Bon... » Kathleen

donna une petite tape sur la table et se leva. « Le passé est le passé et si tu veux mon avis, tu ferais mieux de les éviter. Ils n'ont causé que des problèmes à notre famille, vraiment. »

Grania regarda sa mère se diriger vers la cuisinière et sortir la lourde marmite en fer contenant le repas du soir d'un des fours. Elle avait le visage dur.

« Franchement, si l'enfant que j'ai vue a une mère, je dois la prévenir du danger que sa fille a couru aujourd'hui.

— Elle n'a pas de mère, répondit Kathleen en remuant le ragoût avec sa cuillère en bois.

— Elle est morte ?

— Oui.

— Ah... et qui s'occupe de cette pauvre fille ?

— Ne me demande pas comment ils se sont organisés, dit Kathleen en haussant les épaules. Je m'en fiche et je ne veux pas le savoir. »

Grania fronça les sourcils. Cela ne ressemblait pas du tout à sa mère de réagir de cette façon. Le grand cœur maternel de Kathleen battait fort pour tous les êtres dans la peine et sans défense. C'était toujours la première à soutenir des membres de la famille ou des amis qui avaient des problèmes. Surtout quand leurs enfants étaient concernés.

« Comment est morte sa mère ? »

La cuillère en bois cessa de tourner dans la marmite et le silence régna quelques secondes dans la pièce. Puis, Kathleen poussa un profond soupir et se tourna pour regarder sa fille.

« Autant te le dire, tu l'apprendras de toute façon de la bouche de quelqu'un d'autre. Elle a mis fin à ses jours, voilà.

— Elle s'est suicidée ? Quand ?

— Elle s'est jetée du haut de la falaise, il y a quatre ans. Son corps a été retrouvé deux jours plus tard, il avait été rejeté sur le rivage sur la plage d'Inchydoney. »

Ce fut au tour de Grania de garder le silence. Puis elle demanda : « D'où s'est-elle jetée dans le vide ?

— D'après ce que tu m'as dit, de l'endroit où tu as vu sa fille aujourd'hui. Je dirais qu'Aurora cherchait sa maman.

— Tu connais son nom ?

— Bien sûr. Ce n'est pas un secret. Tout Dunworley appartenait autrefois à la famille Lisle, y compris cette maison. C'étaient les maîtres et les seigneurs ici, il y a très longtemps. Ils ont vendu leurs terres dans les années soixante mais ils ont gardé la maison sur la falaise.

— J'ai vu ce nom quelque part – *Lisle*...

— Ils ont leurs tombes dans le cimetière du village. C'est là qu'elle est enterrée, elle aussi.

— Et tu as déjà vu la petite fille – Aurora – sur la falaise ?

— C'est pour ça que son père l'a emmenée loin d'ici. Après sa mort, la pauvre petite marchait le long de la falaise et l'appelait. Elle était folle de chagrin. »

Grania vit à l'expression de son visage que sa mère s'était adoucie. « Pauvre petite, dit-elle dans un souffle.

— Oui, ça faisait mal au cœur de la voir errer ainsi et elle n'avait certainement pas mérité ça, mais il y a une méchanceté dans cette famille... N'oublie

pas ce que je t'ai dit, Grania. Ne les fréquente surtout pas.

— Je me demande pourquoi ils sont revenus, murmura Grania comme si elle se parlait à elle-même.

— Ces Lisle ne connaissent d'autre loi que la leur. Je ne sais pas et je m'en fiche. Bon, rends-toi utile et aide-moi à mettre la table pour le dîner. »

Grania monta dans sa chambre à vingt-deux heures passées, comme elle le faisait tous les soirs depuis son arrivée. En bas, sa mère s'affairait dans la cuisine et dressait la table pour le petit déjeuner. Son père somnolait dans son fauteuil devant la télévision et son frère, Shane, était au pub du village. Tous les deux s'occupaient de la ferme de deux cent cinquante hectares. La majeure partie des terres était utilisée pour les troupeaux de vaches laitières et de moutons. À vingt-neuf ans, le « gars », comme on l'appelait encore affectueusement, ne semblait avoir aucune intention de quitter le nid. Les femmes allaient et venaient mais franchissaient rarement le seuil de la ferme familiale. Kathleen ne pouvait s'empêcher de hausser les sourcils en songeant au célibat de son fils mais Grania savait que sa mère serait perdue sans lui.

Elle se glissa sous les draps et écouta la pluie qui tambourinait contre les vitres. Elle pensa à la pauvre Aurora en espérant qu'elle était bien au chaud et en sécurité dans son lit. Elle tourna les pages d'un livre mais se surprit à bâiller, incapable de se concentrer. Peut-être était-ce le bon air de la campagne qui la

faisait dormir ? À New York, elle se couchait rarement avant minuit.

Quel contraste avec la vie de sa mère ! C'est tout juste si Grania se souvenait d'une ou deux occasions où sa mère n'avait pas passé la soirée à la maison. Et s'il lui arrivait de découcher pour s'occuper d'un parent malade, elle organisait tout militairement pour que sa famille ne manque de rien en son absence. Quant à son père, il n'avait pas dû dormir ailleurs que dans son lit une seule fois en trente-quatre ans de mariage. Il se levait tous les matins à cinq heures et demie et se rendait à la salle de traite. Il revenait tous les soirs au crépuscule. Chacun savait toujours où sa moitié se trouvait. Ils étaient unis et inséparables.

Et leurs enfants étaient le ciment de leur couple.

Quand Matt et elle avaient emménagé ensemble huit ans auparavant, ils savaient qu'un jour ils auraient des enfants. Comme tous les couples modernes, en attendant le moment opportun, ils avaient croqué la vie à pleines dents et avaient privilégié leur carrière.

Puis, un matin, comme à son habitude, Grania avait enfilé son survêtement et son sweat-shirt à capuche pour courir le long de l'Hudson jusqu'à Battery Park. Elle s'était arrêtée à Winter Gardens pour boire un café au lait et manger un bagel. Et c'est là que tout avait commencé. Elle était en train de siroter son café quand elle avait regardé la poussette à côté de la table voisine. À l'intérieur, il y avait un minuscule nouveau-né qui dormait à poings fermés. Grania avait soudain été prise d'une envie irrépressible de prendre le bébé dans son landau, de le

porter en tenant sa tête douce et duveteuse contre sa poitrine. Quand la mère lui avait souri nerveusement, puis s'était levée et avait éloigné le landau de son regard inopportun, Grania était rentrée à la maison en courant, et était arrivée hors d'haleine à cause de l'émotion que cette vision avait éveillée en elle.

Persuadée que cette sensation allait finir par disparaître, elle avait passé la journée dans son atelier à modeler l'argile malléable pour réaliser sa dernière commande, mais le désir était resté bien présent.

À dix-huit heures, elle avait quitté l'atelier aménagé dans leur appartement et avait passé des vêtements plus élégants pour se rendre à l'inauguration d'une galerie à laquelle elle avait été conviée ce soir-là. Avant de partir, elle s'était servi un verre de vin et s'était approchée de la fenêtre qui donnait sur les lumières scintillantes du New Jersey, de l'autre côté du fleuve Hudson.

« Je veux un enfant. »

Grania avait bu une bonne gorgée de vin. Et avait ri de l'absurdité des mots qu'elle venait de prononcer. Alors, elle les avait répétés, juste pour voir.

Et ils lui avaient paru toujours aussi pertinents. Non seulement pertinents mais aussi complètement naturels, comme si cette pensée et ce désir l'avaient accompagnée toute sa vie et que toutes les raisons pour ne pas franchir le pas s'étaient évaporées et semblaient désormais ridicules.

Grania s'était rendue à l'inauguration de la galerie d'art, avait discuté avec les artistes, les collectionneurs, les mécènes, pourtant, dans sa tête, elle pensait aux aspects pratiques de la décision



capitale qu'elle venait de prendre. Devraient-ils déménager ? Non, pas à court terme en tout cas. Leur loft dans le quartier de Tribeca était spacieux et ils pourraient facilement transformer le bureau de Matt en chambre d'enfant. Il l'utilisait rarement de toute façon, préférant s'installer avec son ordinateur portable dans le séjour pour y travailler. Ils habitaient au quatrième étage mais l'ascenseur était suffisamment grand pour monter une poussette. Battery Park, avec ses jeux et son air vivifiant grâce à la proximité du fleuve, ne se trouvait qu'à quelques pas de chez eux et ils pourraient facilement aller s'y promener. Grania travaillait chez elle, dans son atelier, ainsi, même s'il fallait engager une nourrice, elle ne serait jamais loin de son bébé.

Plus tard, Grania s'était couchée dans son grand lit vide et avait laissé échapper un soupir irrité en pensant qu'il lui faudrait garder encore un peu ses projets et son enthousiasme pour elle. Matt était parti en début de semaine et ne serait pas de retour avant deux jours. Ce n'était pas le genre de sujet qu'on pouvait aborder au téléphone. Elle avait fini par s'endormir au petit matin, imaginant le regard fier de Matt quand elle lui tendrait leur nouveau-né.

À son retour, Matt s'était montré tout aussi enthousiaste qu'elle. Ils avaient immédiatement mis leur plan à exécution, d'une façon très agréable. Ils étaient d'autant plus heureux qu'ils avaient désormais un projet commun secret, qui les unirait, les lierait un peu plus, comme ses parents avant elle. C'était la pièce manquante qui ferait d'eux une unité homogène et codépendante. En clair, une famille.

Grania était couchée dans son lit étroit d'enfant, écoutant le vent qui soufflait violemment autour des murs en pierre de la ferme. Elle prit un mouchoir et se moucha bruyamment.

C'était il y a un an. Et ce projet commun ne les avait pas unis. Il les avait détruits. C'était la triste vérité.

## 2

Quand Grania se réveilla le lendemain matin, la tempête de la veille s'était envolée comme un souvenir, entraînant avec elle les nuages gris.

Le soleil éclairait le paysage vallonné, donnant un peu plus de netteté au vert infini des champs, parsemés çà et là de points blancs et laineux formés par les moutons qui broutaient au loin.

Grania savait d'expérience que cet état de choses n'allait pas durer ; le soleil dans l'ouest du comté de Cork ressemblait à une diva capricieuse. Il faisait une brève apparition hivernale, illuminant la scène de sa gloire, avant de disparaître aussi vite qu'il était arrivé.

En raison de la pluie incessante des dix derniers jours, elle n'avait pas pu faire son jogging du matin. Aussi se leva-t-elle d'un bond, fouillant sa valise, qu'elle n'avait toujours pas défaits, à la recherche